

L'intériorité évangélique

La voie du publicain

Frère Emmanuel

Les vastes étendues de l'espace intérieur, ouvertes à saint Augustin après sa quête effrénée et vaine de Dieu dans les espaces du monde, n'ont cessé de surprendre et d'attirer, à sa suite, les chercheurs de Dieu. Ce « Dieu plus intime à moi-même que je ne le suis » ouvre vers l'intérieur le chemin de la rencontre, non pas en excluant l'extériorité, mais en la dépassant, en l'incluant. Détour quasi obligé pour comprendre le monde et se comprendre soi, pour donner sens, pour transfigurer, en les transformant, toute perception des sens, toute impression psychologique, toute sédimentation de la mémoire.

Inventeur de la vie intérieure, saint Augustin ? On peut le dire, dans la mesure où « inventer » signifie découvrir. Ce génial amoureux de la Sagesse a mis en mots l'expérience la plus intime, a « repéré » comme on le dit d'un chemin de randonnée soigneusement cartographié, la Voie royale qui mène à la rencontre du Dieu vivant et qui est celle du cœur.

Une vie intérieure : c'est ce que nous possédons tous. Le savons-nous ? Y croyons-nous ? Nous possédons cet espace intérieur, ce temple intime, pour y rencontrer Dieu et se rencontrer soi-même, sous le regard de Dieu. Sommes-nous des familiers de ce sanctuaire vaste et illimité, de ces espaces du dedans, silencieux et immobiles qui nécessitent un peu de silence et d'immobilité extérieurs pour y accéder, du moins, pour en trouver ou retrouver le chemin ?

L'intériorité dans l'Évangile

L'Évangile nous parle aussi de ce « monde intérieur », en d'autres mots que ceux de saint Augustin, bien sûr, et en d'autres images. Il nous en parle comme d'un lieu de rencontre, mais aussi comme d'un vaste champ où il est possible de se perdre, tellement sont dangereux les jeux de miroirs, tellement il est facile de s'y heurter à soi-même ou, comme Narcisse, amoureux de son reflet dans l'eau, d'être séduit par soi, sans jamais y rencontrer l'Hôte plus profond. Lieu de repli ou d'imagination, lieu d'une mise en scène où l'on est à la fois, et tour à tour, le scénariste et les personnages, faisant les questions et les réponses. Une chance donc, cet espace intérieur, mais aussi un risque comme il arrive inmanquablement lorsqu'il est question de liberté.

Si l'on pense que cette aventure sur le terrain de la vie intime du cœur est l'apanage des « spirituels », de ceux qui ont une dimension supplémentaire qui serait, justement, celle de l'intériorité, c'est que l'on oublie nos expériences « ordinaires » de l'intériorité. Car cet « horizon du dedans » nous en faisons constamment l'expérience, qui fait de nous des hommes et des femmes au sens plein du terme. Sans cesse nous en empruntons les voies, souvent à notre insu. Ce n'est pas un privilège réservé à quelques uns, c'est l'expérience de tous.

Saint Luc, dans son Évangile, nous ouvre la porte de cette intimité du cœur, nous fait participer à cette expérience commune de l'intériorité, lorsqu'il nous donne d'entendre les monologues des personnages que Jésus met en scène dans les paraboles. Jésus, souvent, y dénonce un risque, celui d'un « one man show » sur la scène ordinaire de l'imagination. L'histoire de cet homme, par exemple, qui fait une bonne récolte et veut construire des granges immenses pour y amasser son blé et vivre des jours heureux (cf. Lc 12, 16-21)... Ce riche paysan bavarde intérieurement et se dit : « Que vais-je faire ? » puis de nouveau se parle à lui-même : « Voici ce que je vais faire... » ; et encore « Je me dirai à moi-même : "te voilà

avec quantité de biens..." » Dans cette confrontation de soi à soi il n'y a place pour personne d'autre. Image d'une image qui se reflète encore : jeu de miroirs, mise en abîme... Ou encore l'histoire du gérant malhonnête qui essaye d'envisager l'avenir quand son maître vient de lui retirer la gestion de ses biens (Lc 16, 3-4) : « Que vais-je faire ? (...) Ah oui, je sais ce que je vais faire ! » où le dialogue avec soi-même est poussé loin... Il se pose des questions et se trouve malin et fier de pouvoir y répondre. Le juge inique, aussi, qui se connaît parfaitement au point de s'avouer à lui-même : « Même si je ne crains pas Dieu et ne respecte pas les hommes, je vais rendre justice à cette veuve. » (Lc 18, 2-5) : il n'est pas sans objectivité quant au regard sur lui-même, mais rien n'est au service d'une rencontre...

Saint Luc, heureusement, nous présente aussi des figures plus sympathiques d'hommes ou de femmes qui parlent en eux-mêmes, mais alors, pour frayer la voie à un Autre. Ainsi en est-il de l'enfant prodigue dont Luc nous précise qu'il « rentre en lui-même et se dit : "Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance..." » Ce dialogue intérieur est le début d'un retournement qui lui fait reprendre le chemin de la maison paternelle, début d'une rencontre qu'il imagine et désire. Il a commencé de frayer la voie vers son cœur ; l'attitude du père qui lui saute au cou et le couvre de baisers, achèvera de lui faire parcourir le chemin qu'il n'aurait pu tracer tout seul, celui de la filiation.

Marie, surtout, dès les premières pages de l'Évangile, ouvre tout l'espace intérieur à la rencontre. Rencontre avec Dieu, par l'intermédiaire de l'Ange, elle qui est « pleine de grâce » et se tient sous l'ombre du Très-Haut. Rencontre aussi avec les hommes, puisqu'on nous dit d'elle que dès l'annonce de sa grossesse, de la Promesse, elle partit en hâte vers la maison de sa cousine Élisabeth.

L'aventure intérieure : le pharisien et le publicain

Il ne s'agit donc pas uniquement de vivre en soi même pour vivre en homme ou en femme intérieur. Cet espace existe, il est « logique » au sens premier du terme, c'est-à-dire lieu de parole ; il s'agit, lorsque nous l'avons trouvé, de l'habiter de manière évangélique, d'y faire non pas le lieu d'un monologue, mais celui d'une rencontre avec Dieu d'en faire un lieu « théologique ».

À travers les figures très contrastées du pharisien et du publicain qui montent au Temple pour prier, Luc nous invite à un pas supplémentaire. Même la prière peut être l'occasion d'un jeu de miroirs. Parler à Dieu, ce n'est pas forcément le rencontrer... Peut-être même y a-t-il un plus grand danger d'illusion lorsqu'en empruntant le vocabulaire de la piété et de la religion, en endossant les vêtements de la vertu et de la notabilité, nous n'avons finalement pour seul horizon que nous-mêmes.

« Il dit encore la parabole que voici à certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres :

Deux hommes montèrent au Temple pour prier : l'un était pharisien et l'autre collecteur d'impôts. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : "Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure." Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : "Ô Dieu, prends pitié du pécheur que je suis." Je vous le déclare, celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. » (Lc 18, 9-14)

Le premier de ces hommes est pharisien. Cela ne signifie pas d'abord qu'il est hypocrite : homme certainement très religieux, il essaie de mettre en pratique, dans sa vie, la

justice de la loi. Les pharisiens, du temps de Jésus, étaient très appréciés du peuple, pour leur droiture morale. Sa place est bien dans le Temple à l'heure de la prière et il n'est pas surprenant que nous l'y retrouvions.

Saint Luc, une fois encore, ouvre pour nous la porte du cœur, comme à des observateurs indiscrets... Sa prière ? Une action de grâce, pour le don qui lui est fait d'avoir une vie de prière et d'aumônes... Il remercie Dieu. Mais quelle ambiguïté ! Sa gloire, dit-il, c'est de n'être pas comme les autres hommes, à savoir, pécheur. Mais alors, que lui manque-t-il ? À ses propres yeux, rien : il est juste et généreux. Comblé, repu, plein. Vie courageuse, peut-être, mais sans espérance, sans appel : il n'attend rien, rien ne lui sera donné ! Il se croit sans péché, il est victime, en fait, d'un péché plus subtil, celui de se croire hors de la condition humaine, pas comme les autres hommes, déjà du côté de Dieu, connaissant le bien et le mal : le bien en lui et le mal dans les autres. Devant une telle attitude, Dieu ne peut rien faire, pas même justifier.

Et pour peu que l'on soit attentifs, sa prière ne laisse pas de nous surprendre. Comment le pharisien connaît-il le péché des autres qu'il accuse d'être des voleurs et des adultères ? Si lui ne se considère pas compromis dans les péchés qu'il dénonce, c'est donc qu'il ne les connaît pas par expérience. Alors, comment sait-il qu'on peut être voleur, injuste et adultère, lui qui ne semble pratiquer que le jeûne et l'aumône ?

C'est qu'il est terriblement observateur... Il a même des yeux derrière la tête pour remarquer le publicain qui se tient à distance, en retrait. Il parle au-dedans mais il regarde au-dehors. Le jugement qu'il porte est fruit de son regard. Il voit tout, rien ne semble lui échapper et il croit que ce qu'il voit est la réalité... Par ricochet, il pense aussi que ce qu'il donne à voir est la réalité. Alors, homme intérieur le pharisien ? Peut-être pas autant que l'on aurait pu croire. Son intériorité, il s'en sert comme d'une caisse de résonance pour sa propre gloire, pas pour une rencontre. Il y « lance » tout ce qu'il voit et qui le fait grandir à ses propres yeux en abaissant les autres.

Jésus nous dit que son cas est grave, très grave, parce que Dieu lui-même ne peut rien faire. Il y a plus de chasteté dans le regard du publicain qui n'ose pas lever les yeux au ciel, que dans celui du pharisien qui voit tout. Le regard précède le jugement, qui procède lui-même d'une disposition du cœur. Nos jugements les uns sur les autres proviennent d'un manque de « vie intérieure », d'une superficialité de notre regard. Demander à Dieu la chasteté du cœur, c'est demander à avoir les uns sur les autres un regard pur, qui ne cherche pas tant à voir ou à savoir qu'à relever, consoler, encourager. Un regard qui dise la tendresse et l'amour : en un mot, avoir les uns sur les autres le propre regard du Christ, qui provient de l'intérieur et qui aperçoit le cœur de l'autre.

Il est bien plus surprenant de trouver dans le Temple l'autre homme, le publicain : que fait ici ce « pécheur public », collaborateur au dernier degré qui lève les impôts pour le compte de l'occupant romain ? Dans le Nouveau Testament, ce terme de publicain est synonyme de pécheur, voire de païen, parfois associé à la catégorie des prostituées : lui, ne peut se prévaloir du regard des autres pour exister. Les publicains étaient haïs du peuple.

Quelle prière Luc nous fait-il entendre dans l'intimité de son cœur ? Elle est très courte : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. » Que signifie-t-elle ? Certainement pas une complaisance dans la faute, sinon, il n'y aurait pas ce cri vers Dieu. En revanche, elle dit un désir de n'être plus isolé, mis à part, à cause de sa faute, de son péché tellement visible. Sa prière, je l'entends ainsi : « Seigneur, toi, au moins, montre-toi bienveillant, aime-moi, ne me laisse pas seul. » Et voilà que sa vie intérieure s'ouvre à une rencontre, appelle quelqu'un. Il ne parle pas, il crie vers Dieu. Et Dieu entend le cri...

Ce appel de détresse lancé vers Dieu, et qui peut être nôtre, loin d'en avoir honte ou de l'escamoter, croyons qu'il est la preuve que nous sommes des vivants ; il est notre honneur

d'homme, parce que l'homme ne peut pas vivre sans se demander pourquoi il est là, qui il est, quel sens a sa vie et tout ce qu'il fait. Nos questions, nos cris, c'est ce qu'il y a de plus précieux en nous, la chance d'aller plus loin, la chance de mieux découvrir, en tout, le visage de Celui, car c'est quelqu'un, qui appelle en nous, qui cherche à monter à la lumière.

De l'isolement à la communion

Le point commun entre ces deux hommes ? C'est d'être isolés, coupés du reste des hommes, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son péché. L'un et l'autre ont trouvé le chemin de l'intériorité, c'est certain. Le pharisien pour rencontrer un dieu à son image, juge vertueux, le publicain pour crier sa détresse.

Ne nous faisons pas d'illusion, d'une certaine manière, ces deux hommes cohabitent et prient en nous, qui sommes le Temple de Dieu. L'un rend grâce de ce qu'il est, de sa vertu intellectuelle, manuelle, relationnelle, qui le distingue et fait de lui un être à part ; l'autre aspire à ne pas être seul, à être aimé. C'est ce dernier qui nous montre le chemin de la rencontre avec Dieu.

La figure du publicain est une aide sur la voie de notre conversion, sur le chemin de notre propre cœur. Saint Benoît, dans sa règle, nous le donne comme modèle, au douzième et dernier degré d'humilité. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il va de l'exclusion, de l'isolement, à la communion avec Dieu. Et l'on sait que la communion avec Dieu conduit à la communion avec les hommes : il n'est qu'à regarder la figure de cet autre publicain qu'est Zachée qui, ayant découvert l'amitié de Dieu pour lui, est devenu l'ami des hommes. Ce chemin du publicain c'est celui sur lequel tout chrétien est appelé à s'engager, qui mène à l'intimité avec Dieu tout en rapprochant des hommes : chemin qui passe par notre propre cœur, par une vie intérieure ensemencée de l'Évangile.

Ne nous trompons pas sur le sens de ce qui est « spirituel ». Si cela signifie pour nous un peu désincarné, détaché, qui entre facilement dans la prière silencieuse, qui parle facilement de la vie intérieure, qui peut faire oraison longtemps et autre choses du même genre, c'est que l'on confond l'écume à la surface de la mer et la mer elle-même. Il y a autant de façon d'être spirituel que d'hommes et de femmes sur terre. Cette vie selon l'esprit est multiforme et il est certain que des hommes d'action ou des « pécheurs publics » (même si l'on n'emploie plus le terme) peuvent cacher une vie intérieure riche et belle, profonde et féconde parce qu'ils savent crier vers Dieu, alors que des contemplatifs, apparemment contemplatifs, n'entretiennent en eux-mêmes qu'un triste monologue, sous apparence de prière.

Dans ses Homélie sur Ézéchiél, saint Grégoire le Grand évoque cet espace intérieur. En expliquant la valeur identique que trouve l'ange arpenteur dans sa mesure de la largeur et de la hauteur du Temple (Ez 40, 5), il écrit : « la largeur se déploie horizontalement, la hauteur vers ce qui culmine. La largeur se réfère donc à l'amour du prochain, la hauteur à la connaissance du Créateur. Mais largeur et hauteur ont mesure d'une canne ; c'est qu'autant une âme aura été large à aimer le prochain, autant elle montera dans la connaissance de Dieu. (...) Mettons-nous au niveau de nos frères les plus petits et nous serons égalés aux anges dans le ciel » (Livre II, II, 15). C'est bien cela la vie intérieure selon l'Évangile, une « dilatation du cœur » dont parle saint Benoît à la fin de sa règle : autre nom de la joie qui donne d'héberger et de rencontrer en nous, et nos frères, et notre Dieu. Cœur humain aux dimensions d'un ciel !